

L'ÉLECTEUR

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET CRITIQUE

A. GUERARD & CIE.

Quebec, 23 Mars, 1867.

Première année. — No. 45.

L'ÉLECTEUR

JOURNAL RÉDIGÉ DANS LES
INTERETS DEMOCRATIQUES
PAR
UN COMITÉ DE COLLABORATEURS.

PARAIT LE SAMEDI

Au No. 47 Rue St. Marguerite, St. Roch.

CONDITIONS D'ABONNEMENT.

L'abonnement est de \$ 1.50 par année, payable d'avance, pour la ville et de \$ 1.00 pour la campagne. Ceux qui discontinueront devront le faire par écrit, un mois avant l'expiration de leur abonnement.

Tarif des Annonces.

| | |
|---|---------|
| Toutes annonces n'excédant pas dix lignes | 10 c. |
| 1 insertion | \$ 0.38 |
| 2 | 0.63 |
| 3 | 1.25 |
| 4 | 2.00 |
| 5 | 2.50 |
| 6 | 3.00 |
| 7 | 3.50 |
| 8 | 4.00 |
| 9 | 4.50 |
| 10 | 5.00 |
| Toutes annonces n'excédant pas vingt lignes | 15 c. |
| 2 insertions | \$ 0.50 |
| 3 | 0.85 |
| 4 | 1.50 |
| 5 | 2.00 |
| 6 | 2.50 |
| 7 | 3.00 |
| 8 | 3.50 |
| 9 | 4.00 |
| 10 | 4.50 |

Toutes lettres, correspondances, &c. doivent être adressées FRANCO à A. GUERARD & CIE. Editeur, Propriétaire Rue St. Marguerite, No. 47.

FEUILLETON DE L'ÉLECTEUR.

23 MARS.

LA TOUR DES HIBOUX.

HISTOIRE DE VOLEURS.

(Suite et fin.)

« Mais ce qui m'effraya réellement, ce fut de voir flamber au milieu de la salle un feu de brossailles et de bois mort.

« Quels étaient les hôtes de cette demeure ? où étaient-ils ? Ne voulant pas m'aventurer en étourdi dans ce coupe-gorge, je restai sur la route et regardai attentivement de tous les côtés, mais la nuit était trop obscure pour qu'il me fût possible de rien découvrir ; vainement je prêtai l'oreille, j'entendis seulement les sifflements furieux du vent auxquels nul bruit humain ne venait se mêler.

« Un peu rassuré par ce silence et cette solitude, je me déterminai à faire le tour de la vieille forteresse ; mes recherches furent sans résultat, seulement je découvris une espèce de hangar sous lequel j'installai mon cheval.

« Puis, vaincu, que pour le moment du moins, j'étais le seul habitant de la tour, et que par conséquent je n'avais rien à redouter, je rentrai dans la salle ; pourtant, ne voulant pas être pris à l'improviste, je résolus de ne pas m'y arrêter et de monter à l'étage supérieur, ce que j'exécutai immédiatement.

« Autant que je pus en juger au milieu des ténèbres, l'épaisseur dans lesquelles j'étais plongé cette salle ressemblait complètement à celle que j'avais quittée : même délabrement, même monceau d'ordures et même escalier montant à un étage supérieur.

« Pour ne pas être surpris sans défense, je visai avec soin les angles de mes pistolets,

puis, m'enveloppant de mon manteau et recommandant mon âme à Dieu, je me couchai auprès de l'escalier afin d'être prêt à tout événement et avec la résolution de rester éveillé ; mais la fatigue et le vin aidant, je sentis mes yeux se fermer malgré moi ; mes idées peu à peu s'obscurcirent et l'allée me laisser aller au sommeil, lorsque tout à coup un bruit de pas résonnant à mon oreille me tira subitement de ma torpeur et me rendit à moi-même.

« Une dizaine de personnes venait d'entrer dans la tour. De l'endroit où j'étais couché, en avançant légèrement la tête, il me fut possible de les apercevoir sans en être vu.

« C'étaient des hommes au teint hâlé, au visage sombre, aux membres robustes, vêtus pour la plupart du pur costume andalou riche et coquet. Ils étaient armés jusqu'aux dents.

« Ils étaient assis autour du feu, dans lequel ils avaient mis deux ou trois brassées de bois, et causaient entre eux avec vivacité, tout en jetant par intervalle des regards de convoitise sur deux larges coffres qu'ils avaient déposés dans un coin.

« Les premiers mots que j'entendis ne me permirent pas de conserver le moindre doute sur leur profession.

« C'étaient des saltadores, autrement dits voleurs de grands chemins, et ils appartenaient à la *cuadrilla* (troupe) du Nino (prononcer Nigno, jeune homme) célèbre chef de bande qui avait succédé à José Maria, et dont le nom était devenu la terreur toute de l'Andalousie.

« Leurs gestes étaient animés, parfois ils portaient la main sur leurs armes. Je crus comprendre qu'ils ne s'entendaient pas sur le partage du butin contenu dans les malles ; la dispute finit par s'échauffer à un tel point que je vis le moment où ces misérables allaient s'égorger entre eux ; ils s'étaient levés en tumulte, les couteaux étaient tirés, ils se mesuraient du regard avec colère, tout à coup leur chef parut.

« El Nino était à cette époque un homme d'une quarantaine d'années, d'une taille élevée et fortement charpentée ; ses épaules larges et ses bras musculeux dénotaient une vigueur peu commune ; ces traits étaient durs et son regard farouche ; les reflets fantastiques du feu, qui se jouaient sur son visage, donnaient à sa physionomie un caractère rendu plus étrange encore par le sourire ironique qui plissait ses lèvres épaisses et charnues.

« Encore des querelles, des disputes, dit-il d'une voix brève et accentuée. (Cari ne pouvez-vous vivre en bonne intelligence comme cela se doit entre honnêtes bandits ?)

« Un des bandits hasarda une justification que le Nino interrompit aussitôt.

« Silence ! fit-il, je ne veux rien entendre ! Vive Dieu ! vous êtes là à vous goberger tranquillement autour du feu comme des moines idiots, sans plus songer à notre sûreté commune que si nous étions seuls dans l'univers !

« Heureusement que j'ai toujours l'œil au guet, moi !... Où est passé l'homme auquel appartient le cheval que j'ai trouvé sous le hangar ?

« A cette parole, un frémissement involontaire s'empara de moi, et je réfléchis avec terreur à l'atroce position dans laquelle le hasard et mon mauvais destin m'avaient placé. En effet, cette position était des plus critiques, je me trouvais littéralement dans une soucière ; nul moyen n'était en mon pouvoir pour m'échapper de ce coupe-gorge, et je recommandai tout bas mon âme à Dieu, tout en me promettant de vendre ma vie la plus chère possible à ces bandits, dont je connaissais trop bien la ferocité pour conserver le moindre doute sur le sort qu'ils me réserveraient si je tombais entre leurs mains.

« Cependant les saltadores, étourdis par le discours de leur chef, savaient saisi avec empressement leurs tromblons et leurs carabines.

« Nous ne savons, on peut être l'homme dont vous parlez, dit un de ces brigands, à notre arrivé, ici, la tour était déserte.

« Possible, répondit le Nino ; en tout cas, deux d'entre vous vont battre les abords de cette bicoque ; peut-être est-il caché dans les environs.

« Deux hommes sortirent, et le capitaine commença à se promener de long en large dans la salle en attendant leur retour.

« Au bout d'un instant ils revinrent.

« Eh bien ! demanda-t-il.

« Rien, répondirent les deux bandits ; le cheval est toujours sous le hangar, mais du capitaine, nulle trace.

« Hum, fit le capitaine.

« Et il reprit sa promenade.

« Un silence de mort régnait dans cette salle, d'un instant supplantant si bruyante.

« Je respirai avec force, présumant que tout danger immédiat était passé pour moi. Je me retrempai.

« Au bout d'un instant, le capitaine s'arrêta.

« A-t-on visité l'intérieur de la tour ? demanda-t-il.

« Non, répondirent les bandits, à quoi bon ? aucun homme n'aurait été assez abandonné de Dieu pour venir ainsi, de gaieté de cœur, se jeter dans la gueule du loup.

« Qui sait ? murmura le capitaine en hochant la tête, peut-être que l'homme que nous cherchons était ici avant vous, et que, en vous attendant venir, ne sachant à qui il allait avoir affaire et voyant sa retraite coupée, il est monté dans les étages supérieurs. Visions-les toujours dans notre métier, deux précautions valent mieux qu'une.

« Et suivi de ses hommes, le Nino se dirigea vers l'escalier.

« Je montai immédiatement au second étage. Je ne tardai pas à entendre le bruit que faisaient les saltadores en fouillant et en furetant dans tous les coins.

« Rien ! fit la voix du capitaine ; voyons plus haut.

« La tour n'avait que deux étages, et se terminait par une plate-forme sur laquelle j'arrivai haletant et en proie à la plus profonde terreur.

« Je me voyais perdu, perdu sans ressources ; nul secours humain ne pouvait me venir en aide ; je courais ça et là, je tournais comme une bête fauve autour de cette plate-forme maudite au bas de laquelle se trouvait un précipice de plus de cent pieds.

« Mes dents claquaient à se briser, une sueur froide inondait mon visage et un tremblement convulsif s'était emparé de tout mon corps.

« J'entendais dans l'escalier les pas des bandits lancés comme des limiers à ma poursuite, et je calculais en frémissant combien de secondes me restaient encore.

« Enfin, rendu fou par l'épouvante, je résolus de mes précipiter, plutôt que de tomber vivant entre les mains de ces scélérats qui, je le savais, avaient la coutume de faire souffrir d'effroyables tortures à leurs victimes, enfin d'en tirer de riches rançons.

« Machinalement, avant que d'accomplir cet acte désespéré, je penchai l'oreille au dehors, sans doute pour mesurer l'abîme au fond duquel j'allais me briser.

« J'aperçus alors, à environ deux pieds au-dessous de moi, une barre de fer de trois pieds de long à peu près, grosse d'un pouce et demi, et qui, scellée dans la muraille de la tour, s'avancait horizontalement dans l'espace en forme d'arc-boutant. A quoi avait pu jamais servir cette barre de fer ? c'est ce dont je ne m'occupai pas.